

Images du réel

Number 239, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47885ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (239), 46–48.



LA COULEUR CHANTE, MOLINARI

Malgré sa verve provocatrice et ses propos corrosifs, Guido Molinari s'est fait le porte-étendard de la peinture abstraite au Québec pour plus de cinq décennies. Son œuvre, magistrale, est le résultat d'une démarche personnelle réfléchie, philosophique et émotionnelle. Encore aujourd'hui, l'artiste-peintre inspire puisque la vidéaste Lauraine André G. propose avec son documentaire **La couleur chante, Molinari**, une œuvre où le rythme des lignes colorées vient faire surgir de l'inertie la vie qui réside dans et, surtout, derrière l'abstraction. Fruit d'une étroite collaboration entre la réalisatrice et l'artiste visuel Martin Charron, qui signe la conception graphique et le montage, ce film invite, avec brio et bonhomie, le spectateur à la rencontre du peintre et de son univers. Par un équilibre funambulesque, ce long métrage conjugue le film d'art et le film sur l'art, soit l'exercice formel et la réflexion sur la place qu'occupe Molinari dans l'histoire de l'art.

Cette incursion subjective — parfois aléatoire — dans l'œuvre de l'artiste s'inscrit dans le cadre du programme Recherche et exploration de Vidéographe Production. **La couleur chante, Molinari** est le premier volet d'une série, Série peinture EtCetera, consacrée à l'évolution de la peinture abstraite depuis les années 50. L'aube de ce projet est lumineuse et de bon augure puisque le film de André G. fut lauréat du Prix de la meilleure œuvre canadienne au dernier FIFA.

Tout est affaire de rythme. La couleur, la largeur et la longueur des traits sont au peintre abstrait ce que la bande-son, l'image et le montage sont à la vidéaste... soit des matériaux qui, par leur conjugaison, engendrent le rythme et traduisent la pensée. Dans cette œuvre, l'image pixelisée du médium vidéographique alimente la réflexion sur la peinture abstraite qui utilise le pigment pour générer, non pas un espace pictural, mais mental. Si Guido Molinari chante la couleur, Lauraine André G. danse la peinture abstraite.

Dominic Bouchard

■ Canada [Québec], 2004, 85 minutes — **Réal.**: Lauraine André G. — **Scén.**: Lauraine André G. — **Avec**: Guido Molinari, Fernande Saint-Martin, François-Marc Gagnon, Roald Nasgaard, Pierre Théberge, Françoise Sullivan — **Contact**: Vidéographe.

DARWIN'S NIGHTMARE

C'est une histoire cauchemardesque, en effet. À l'origine, un poisson fabuleux : la perche du Nil. Jetée dans le lac Victoria dans les années 60, elle y a exterminé toutes les autres espèces. En bordure du lac : une petite ville dont l'économie repose entièrement sur la pêche dudit poisson. Mais les habitants ne peuvent plus s'en nourrir parce qu'il est plus rentable de le vendre en Europe, où il est expédié dans les mêmes avions qui sont arrivés en Afrique chargés d'armes destinées à divers pays de la région... Quant aux pêcheurs, ils meurent jeunes; leurs veuves se prostituent et propagent le sida; leurs enfants, orphelins, dorment dans les rues où ils sniffent le plastique fondu des emballages du poisson...

Ce film a soulevé les passions, notamment en France où certains ont suggéré de boycotter la perche. Dans les courriers des lecteurs, dans les blogs, on s'est ému, on s'est emporté puis, avec le recul, on s'est demandé si le propos n'était pas un peu biaisé. L'industrie de la pêche a quand même créé des centaines d'emplois : tout le tableau n'est pas noir ! Peut-être bien. Mais Sauper a raison de penser que les éclatantes réussites économiques éblouissent parfois et empêchent de voir la misère qui grouille tout autour.

Et si on pousse encore la réflexion critique, on devra bien s'inquiéter du fait que le spectaculaire de la dénonciation est aussi garant de succès auprès des télés qui raffolent des dossiers-chocs émouvants. Ça fait monter les cotes d'écoute. Spirale hallucinante. Faut-il se taire pour autant ? Et que faire ? Lancinantes questions, non seulement pour les cinéastes, mais aussi pour le public à qui répugne l'idée qu'on le manipule.

Aujourd'hui, la perche du Nil en est à dévorer ses petits. Extraordinaire métaphore d'une économie gloutonne qui a gagné le concours darwinien. Car lorsque le plus fort l'a emporté et qu'il a fait le vide autour de lui, il n'a plus, en effet, qu'à se suicider.

Diane Poitras

■ **LE CAUCHEMAR DE DARWIN** — France, Autriche, Belgique, 107 minutes — **Réal.**: Hubert Sauper — **Scén.**: Hubert Sauper — **Images**: Hubert Sauper — **Mont.**: Denise Vindevogel — **Son**: Cosmas Antoniadis — **Prod.**: Mille et une productions, Paris, Coop99 filmproduktion, Vienne, Saga Film, Bruxelles, en collaboration avec ARTE, WDR et VPRO Amsterdam, SVT Stockholm YLE 2 Helsinki, CBC Toronto — **Dist.**: Séville.



LE FANTÔME DE L'OPÉRATRICE

Si **Le Fantôme de l'opératrice** est placé à cheval sur la délicate frontière entre fiction et réalité, en ménageant de souriants espaces d'humour au milieu de la satire, Caroline Martel n'hésite pas à lui conférer également des caractéristiques qui le rapprochent de la science-fiction. On a amplement applaudi aux prouesses techniques utilisées par la réalisatrice, je n'y reviendrai pas, ce sont des accolades qu'elle méritait certainement. Ici, c'est le passé qui entraîne le présent qui annonce le futur et l'objectif est simple : autrefois, à la suite d'une nouvelle invention, ceci s'est produit; aujourd'hui, un chemin semble avoir été tracé, à vous de tirer vos conclusions.

Le film dresse un portrait de l'opératrice téléphonique des époques passées, jetant un coup d'œil cinglant sur l'exploitation des femmes, l'industrialisation outrancière et les victimes, toutes mortes au champ d'honneur, de la technologie des communications.

Car ces femmes possédaient, semble-t-il, un don : celui de procurer à leurs interlocuteurs l'anti-stress nécessaire à la téléphonie tremblotante des débuts et des post-débuts. Mais l'opératrice d'antan, avec sa voix de miel et son sourire imaginé par ses interlocuteurs, rendait-elle les gens meilleurs ?

Caroline Martel s'est basée sur une recherche dans les archives de films corporatifs (faits entre 1910 et 1989) glanés chez Bell et Western Electric. (Un autre film pourrait un jour nous renseigner sur les réactions des responsables actuels de ces sociétés face à l'image pas très reluisante qu'en donne ce film, mais laissons ce soin à un petit Michael Moore local). Elle a retenu quelques images fulgurantes qu'elle a montées (chapeau à sa collègue Annie Jean) de façon à ce que certains spectateurs puissent se sentir visés, à différents niveaux, par son propos. Intelligente stratégie. Exemple : Si les offres d'emploi des compagnies de téléphone s'étaient adressées aux candidats des deux sexes, des hommes se seraient-ils présentés à ces postes ? Auraient-ils accepté l'embrigadement systématique auquel leurs homologues féminins avaient été sujets ? Questions socialement lancinantes et toujours aussi actuelles, que les principaux intéressés relègueraient volontiers au fond du grenier douteux de leurs souvenirs. En les appelant « de faux problèmes ». Et en raccrochant probablement de façon brutale.

Maurice Elia

■ Canada [Québec], 2004, 66 minutes — Réal. : Caroline Martel — Scén. : Caroline Martel — Narr. : Pascale Montpetit — Contact. : Artifact.

LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR

Le documentaire animalier est un genre bien particulier, et à vrai dire risqué. Difficile à renouveler, le film d'animaux a pris depuis quelques années une tendance hybride; tributaire à la fois du style *National Geographic* lourdement didactique auquel s'abreuve la télévision, et du regard sobre redevable à l'ONF, ce genre s'est laissé gagner par un certain lyrisme plus ou moins poétique dont témoignent **Microcosmos** et **Genesis**.

Pour sa part, **La Marche de l'empereur** réunit ces caractéristiques en offrant au spectateur des images enchanteuses d'une grande beauté plastique, tout en proposant une reconstitution méticuleuse de la vie des manchots.

Ce qu'il faut retenir de ce type d'entreprise, c'est avant tout le formidable travail de patience de l'équipe de réalisation. Au fil des saisons glaciales de l'Antarctique, Luc Jacquet et son équipe ont réussi à capter chaque étape de la vie de ces singuliers volatiles qui ne volent pas, et à reconstituer leurs allées et venues dans cet espace blanc qui nous paraît à la fois rébarbatif et majestueux.

Les scènes sous-marines, notamment, impressionnent fortement; on y voit les manchots filer comme des fusées, contraste marqué avec leur démarche gauche, qui rappelle l'albatros baudelairien si magnifique en son envol et si pitoyable sur le terrain. La gestation des femelles et la grande attention accordée à leurs rejetons nous apportent des moments très touchants, parfois même spectaculaires. Dommage toutefois que Jacquet ait cru bon — contraintes commerciales obligent — d'envelopper le tout d'une partition musicale pas toujours essentielle, surtout en ce qui concerne les chansons (en anglais !), qui n'apportent rien.

On pourrait en dire autant du triple commentaire narratif, qui aurait certes gagné à être plus succinct, et moins explicite.

Malgré ces réserves, **La Marche de l'empereur** reste un film captivant, voire magique, attentif aux mystères de la vie. Une œuvre qui enchantera petits et grands.

Denis Desjardins

■ France 2004, 85 minutes — Réal. : Luc Jacquet — Scén. : Luc Jacquet, Michel Fessler. — Narration : Charles Berling, Romane Bohringer — Mus. : Émilie Simon — Dist. : Christal.



ONE MORE RIVER

Ce film rend compte de la préparation d'un référendum dans la communauté crie du Grand Nord québécois par le biais d'une tournée d'explications des termes de l'entente de principe signée le 23 octobre 2001 à Québec par le premier ministre québécois d'alors, Bernard Landry, et Ted Moses, le chef du Grand Conseil des Cris, « Eeyou Istchee ». Cet événement n'est qu'une des dernières étapes de la saga de la baie James ou, plus exactement, de l'entreprise de harnachement hydro-électrique des rivières se jetant dans cette partie sud de la baie d'Hudson. Annoncé à grands renforts de publicité par le premier ministre Robert Bourassa en 1970, ce projet connu de nombreux retards et aléas juridiques qui amenèrent, à la suite de la décision du juge Malouf en 1973, le gouvernement du Québec et sa société publique, Hydro-Québec, à signer la Convention de la Baie-James en 1975, qui donna un cadre institutionnel et économique à cette entreprise gigantesque de construction de barrages et de réservoirs.

La rivière du titre est la Rupert qui irrigue tout le bassin partant du lac Mistassini pour se jeter dans la dite baie, Rupert où Hydro-Québec, poussée par ses prévisions à long terme de vente, veut entreprendre des travaux. Face au gouvernement du Québec, la majeure partie du Grand Conseil des Cris accepte maintenant de jouer le jeu économique, cherchant à recevoir plus d'argent et à voir plus d'entreprises autochtones prendre part à ce développement perçu comme inévitable. Dans la communauté, des arguments écologiques et concernant la perte d'accès à des territoires ancestraux de chasse et pêche sont proposés dans les diverses discussions que suivent les deux réalisateurs de ce film produit par une compagnie crie de Montréal. Même s'ils semblent favoriser le point de vue contraire à celui exprimé par le grand chef, Tracey Deer et Neil Diamond nous font vivre de l'intérieur les tourments occasionnés chez certains par ces décisions. Pour cette présentation exhaustive d'un processus démocratique complexe qui a mené à la signature de la « Paix des Braves » entre deux entités naguère adversaires, le film a reçu, et avec raison, le « Prix Pierre et Yolande Perrault du meilleur espoir documentaire » aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois.

Luc Chaput

■ Canada [Québec], 2005, 91 minutes — Réal. : Tracey Deer, Neil Diamond — Scén. : Tracey Deer, Neil Diamond — Avec : Ted Moses, les membres du grand conseil des Cris, de nombreux citoyens cris — Contact : Les Films Rezolutions.

LA VIE COMME ELLE VA

Jean-Henri Meunier est un réalisateur d'expérience ayant surtout œuvré pour la télé en dirigeant des portraits de musiciens tels Lord Yehudi Menuhin, Dizzy Gillespie, Khaled et Jacques Higelin. Il semblerait qu'il en a eu marre et que sa famille et lui aient quitté un beau jour Paris pour l'Aveyron. D'où choc et envie de témoignage, même si écouter ses nouveaux voisins n'a plus grand-chose à voir avec ses rencontres des maestros en coulisses, au savoir et à la verve bien articulés. En fait, cette **Vie comme elle va** s'inscrit dans la lignée de films qu'on pourrait presque qualifier de *slow docs*, ces tranches de vie communale glanées sur une longue période de temps, à la manière du récent **être et avoir** ou de notre **Roger Toupin, épicier variétés**.

Pour apprécier pleinement cet environnement reculé, il faut faire fi de la propension du cinéaste à se la jouer bucolique, assurant, sans gêne aucune, sa pâmoison envers les « petites gens » animant cette fanfare municipale, divisée principalement entre les retraités aux petits bonheurs consciencieux et des sans-le-sou poétisant les vertus de la nature et l'orfèvrerie de l'oisiveté. Entre tout ça, Meunier jette sur son chemin quelques plans carte postale à la volée et autres scènes de la vie animale, jardinant un propos plus foin que fleur, émerveillé qu'il est devant chaque sursaut de ces ruraux *tellement* pittoresques, quitte à nous faire boire sans nous ménager les paroles les plus anodines, que Meunier confond comme tout bon citoyen désensibilisé avec de la philosophie de terroir. Là où Nicolas Philibert parvenait, par de judicieux choix de montage et de personnages, à atteindre l'équilibre entre la représentation et la critique des mœurs villageoises dans un contexte élargi (l'éducation universelle), Meunier se contente de faire une étroite apologie du climat champêtre comme remède à notre besoin latent d'authenticité en tant que citoyens du monde. Au bout du compte, la vraie liberté reste une vue de l'esprit, peu importe le sol que nous foulons. ☺

Charles-Stéphane Roy

■ France 2004, 97 minutes — Réal. : Jean-Henri Meunier — Images : Jean-Henri Meunier — Avec : Arnaud Barre, Hubert Bouysières, Christian Lombard, Céline Causse, Henri Sauzeau, Henri Dardé — Dist. : Séville.